**HLP Corpus 3 Lettres**

Roland Barthes, ***fragments d’un discours amoureux***, 1977

|  |
| --- |
| L’entretienDECLARATION. Propension du sujet amoureux à entretenir abondamment, avec une émotion contenue, l’être aimé, de son amour, de lui, de soi, d’eux : la déclaration ne porte pas sur l’aveu de l’amour, mais sur la forme, infiniment commentée, de la relation amoureuse. 1. Le langage est une peau : je frotte mon langage contre l’autre. C’est comme si j’avais des mots en guise de doigts, ou des doigts au bout de mes mots. Mon langage tremble de désir. L’émoi vient d’un double contact : d’une part, toute une activité de discours vient relever discrètement, indirectement, un signifiant unique, qui est « je te désire », et le libère, l’alimente, le ramifie, le fait exploser (le langage jouit de se toucher lui-même) ; d’autre part, j’enroule l’autre dans mes mots, je le caresse, je le frôle, j’entretiens ce frôlage, je me dépense à faire durer le commentaire auquel je soumets la relation. (Parler amoureusement, c’est dépenser sans terme, sans crise ; c’est pratiquer un rapport sans orgasme. Il existe peut-être une forme littéraire de ce *coït reservatus*: c’est le marivaudage) |

Shakespeare ***Roméo et Juliette*** Acte I scène 5 ; publication 1597 mais création antérieure.

|  |  |
| --- | --- |
| ROMÉO, prenant la main de Juliette. - Si j'ai profané avec mon indigne main cette châsse sacrée, je suis prêt à une douce pénitence : permettez à mes lèvres, comme à deux pèlerins rougissants, d'effacer ce grossier attouchement par un tendre baiser.JULIETTE. - Bon pèlerin, vous êtes trop sévère pour votre main qui n'a fait preuve en ceci que d'une respectueuse dévotion. Les saintes mêmes ont des mains que peuvent toucher les mains des pèlerins ; et cette étreinte est un pieux baiser.ROMÉO. - Les saintes n'ont-elles pas des lèvres, et les pèlerins aussi ?JULIETTE. - Oui, pèlerin, des lèvres vouées à la prière.ROMÉO. - Oh ! alors, chère sainte, que les lèvres fassent ce que font les mains. Elles te prient ; exauce-les, de peur que leur foi ne se change en désespoir.JULIETTE. - Les saintes restent immobiles, tout en exauçant les prières.ROMÉO. - Restez donc immobile, tandis que je recueillerai l'effet de ma prière. (Il l'embrasse sur la bouche.) Vos lèvres ont effacé le péché des miennes.JULIETTE. - Mes lèvres ont gardé pour elles le péché qu'elles ont pris des vôtres.ROMÉO. - Vous avez pris le péché de mes lèvres ? Ô reproche charmant ! Alors rendez-moi mon péché. (Il l'embrasse encore.) | **Romeo**. [To JULIET] If I profane with my unworthiest handThis holy shrine, the gentle fine is thisMy lips, two blushing pilgrims, ready standTo smooth that rough touch with a tender kiss. **Juliet**. Good pilgrim, you do wrong your hand too much,Which mannerly devotion shows in this;For saints have hands that pilgrims' hands do touch,And palm to palm is holy palmers' kiss. **Romeo**. Have not saints lips, and holy palmers too? **Juliet**. Ay, pilgrim, lips that they must use in prayer. **Romeo**. O, then, dear saint, let lips do what hands do;They pray, grant thou, lest faith turn to despair. 730**Juliet**. Saints do not move, though grant for prayers' sake. **Romeo**. Then move not, while my prayer's effect I take.Thus from my lips, by yours, my sin is purged. **Juliet**. Then have my lips the sin that they have took. **Romeo**. Sin from thy lips? O trespass sweetly urged!Give me my sin again. |

Juliette. – Vous avez l'art des baisers.

La Nourrice, à Juliette. – Madame, votre mère voudrait vous dire un mot. (Juliette se dirige vers lady Capulet.)

Roméo, à la nourrice. – Qui donc est sa mère ?

La Nourrice. – Eh bien, bachelier sa mère est la maîtresse de la maison, une bonne dame, et sage et vertueuse ; j'ai nourri sa fille, celle avec qui vous causiez ; je vais vous dire : celui qui parviendra à mettre la main sur elle pourra faire sonner les écus.

Roméo. – C'est une Capulet ! ô trop chère créance ! Ma vie est due à mon ennemie !

Benvolio, à Roméo. – Allons, partons ; la fête est à sa fin.

Roméo, à part. – Hélas ! oui, et mon trouble est à son comble.

Premier Capulet, aux invités qui se retirent. – Ça, messieurs, n'allez pas nous quitter encore : nous avons un méchant petit souper qui se prépare... Vous êtes donc décidés ?... Eh bien, alors je vous remercie tous... Je vous remercie, honnêtes gentilshommes. Bonne nuit. Des torches par ici !... Allons, mettons-nous au lit ! (À son cousin Capulet.) Ah ! ma foi, mon cher, il se fait tard : je vais me reposer (Tous sortent, excepté Juliette et la nourrice.)

Juliette. – Viens ici, nourrice ! quel est ce gentilhomme, là-bas ?

La Nourrice. – C'est le fils et l'héritier du vieux Tibério.

Juliette. – Quel est celui qui sort à présent ?

La Nourrice. – Ma foi, je crois que c'est le jeune Pétruchio.

Juliette, montrant Roméo. – Quel est cet autre qui suit et qui n'a pas voulu danser ?

La Nourrice. – Je ne sais pas.

Juliette. – Va demander son nom. (La nourrice s'éloigne un moment.) S'il est marié, mon cercueil pourrait bien être mon lit nuptial.

La Nourrice, revenant. – Son nom est Roméo ; c'est un Montague, le fils unique de votre grand ennemi.

Juliette. – Mon unique amour émane de mon unique haine ! Je l'ai vu trop tôt sans le connaître et je l'ai connu trop tard. Il m'est né un prodigieux amour, puisque je dois aimer un ennemi exécré !